

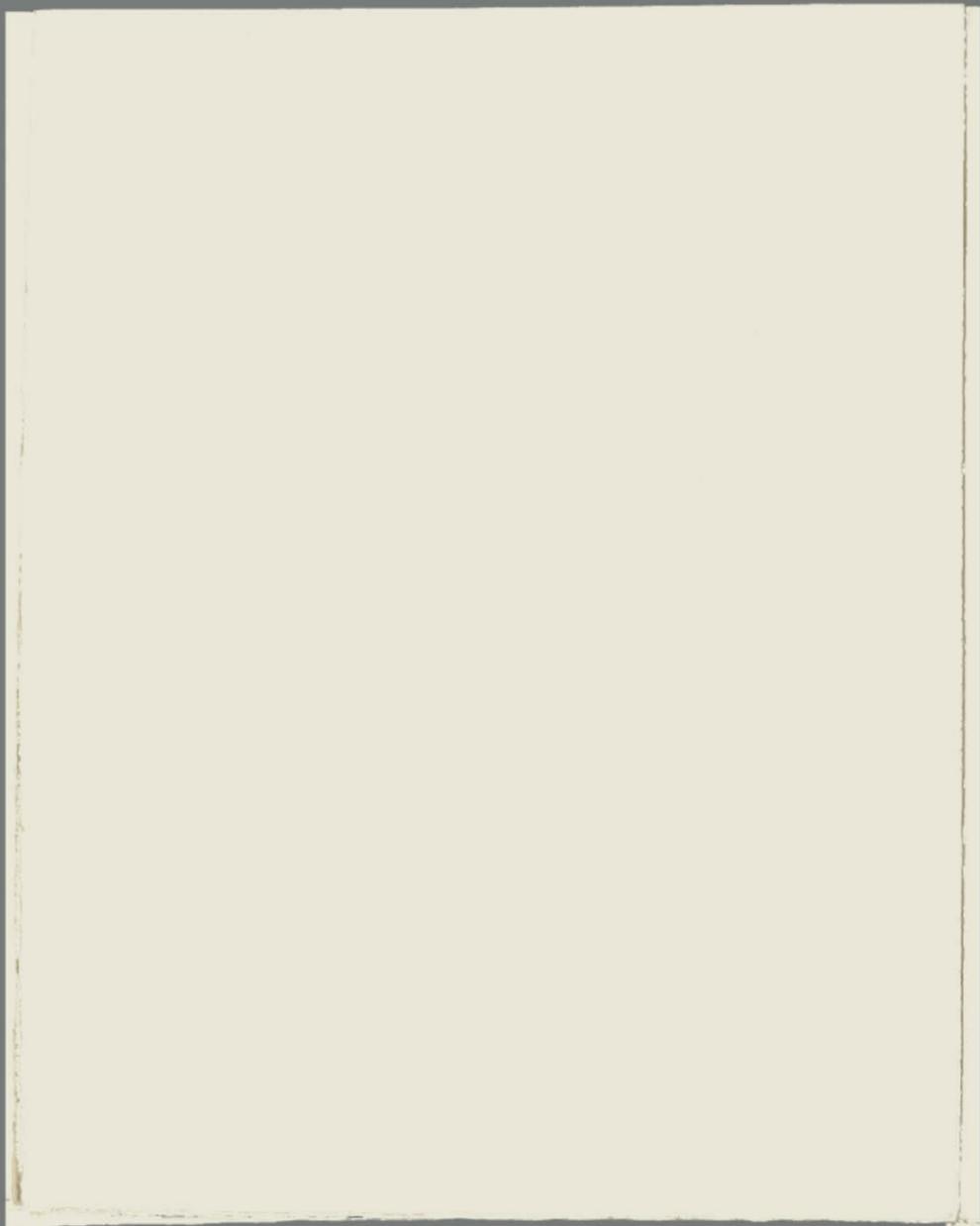
LA RÉDEMPTION

PAR

LES BÊTES







LA RÉDEMPTION PAR LES BÊTES

DEUX CENT QUATRE-VINGTS EXEMPLAIRES

sur Grand Vélin de Rives, savoir :

1 exemplaire, comportant vingt dessins originaux, une suite complète de 39 lithographies, dont 17 inutilisées, tirée en gris sur Japon nacré, une suite complète des 39 lithographies tirée en rose sur vélin de Rives et une suite complète des 39 lithographies tirée en vert sur vélin de Rives, numéroté 1 ;

1 exemplaire, comportant dix-sept dessins originaux inutilisés, une suite complète de 39 lithographies, dont 17 inutilisées, tirée en gris sur Japon nacré, une suite complète des 39 lithographies tirée en rose sur vélin de Rives et une suite complète des 39 lithographies tirée en vert sur vélin de Rives, numéroté 2 ;

1 exemplaire, comportant deux dessins originaux, dont celui du frontispice, une suite complète de 39 lithographies, dont 17 inutilisées, tirée en gris sur Japon nacré, une suite complète des 39 lithographies tirée en rose sur vélin de Rives et une suite complète des 39 lithographies tirée en vert sur vélin de Rives, numéroté 3 ;

40 exemplaires, comportant une suite complète de 39 lithographies, dont 17 inutilisées, tirée en gris sur Japon nacré, une suite complète des 39 lithographies tirée en rose sur vélin de Rives et une suite complète des 39 lithographies tirée en vert sur vélin de Rives, numérotés de 4 à 43 ;

77 exemplaires, comportant une suite complète de 39 lithographies, dont 17 inutilisées, tirée en rose sur vélin de Rives et une suite des 22 lithographies du livre tirée en vert, numérotés de 44 à 120 ;

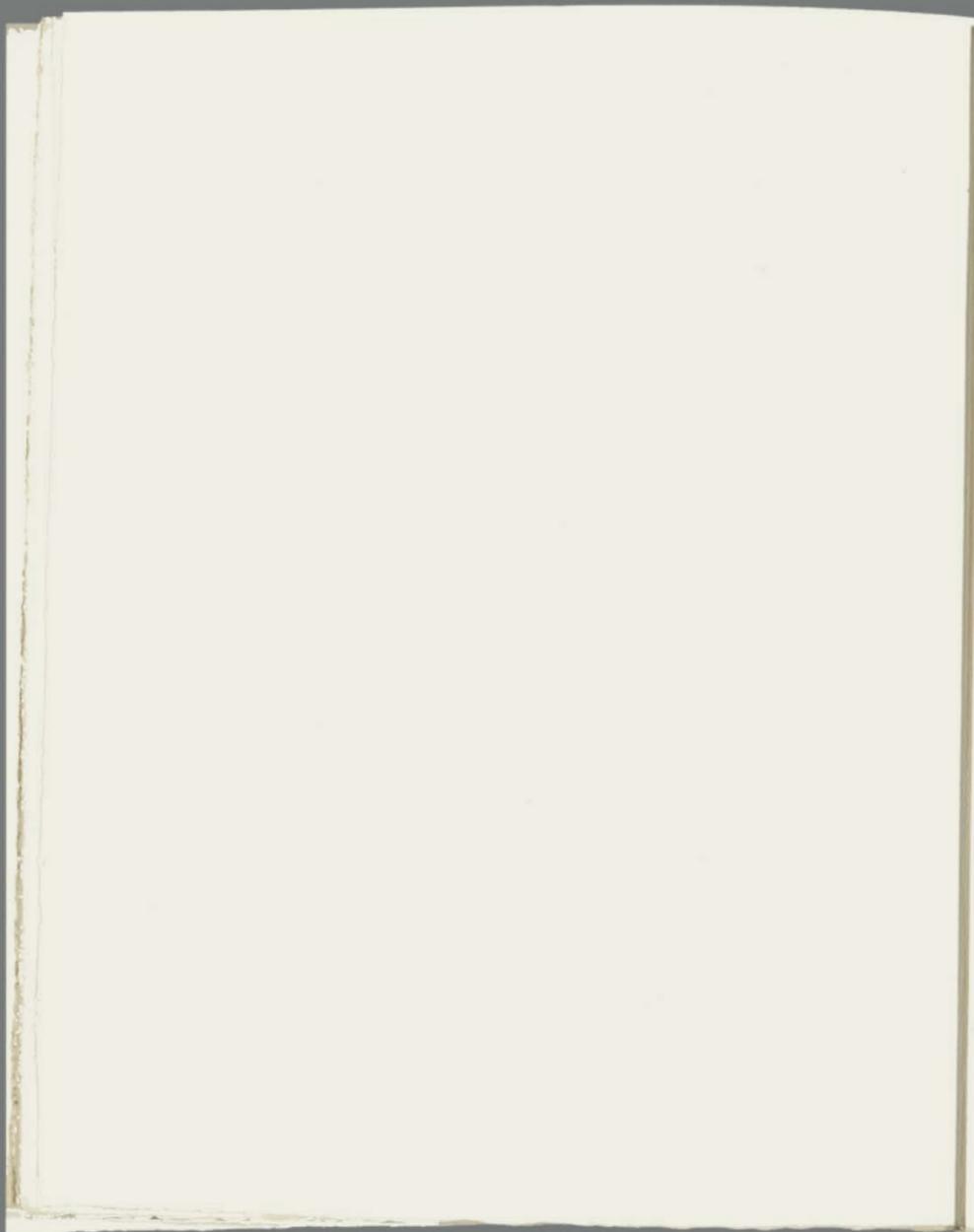
160 exemplaires, numérotés de 121 à 280.

En outre, il a été tiré 26 exemplaires nominatifs, marqués de A à Z, et 20 exemplaires, numérotés de I à XX, réservés aux collaborateurs et à des hommages.

EXEMPLAIRE

*« Les animaux, plus mystérieux  
que les anges... »*

NEWMAN.



## LA RÉDEMPTION PAR LES BÊTES

« Du temps que les bêtes parlaient... »  
Ah! pour Dieu, tout mais pas ça. Les bêtes parlent sans doute. Et non seulement expriment par leur voix un sentiment violent, mais soutiennent une conversation en règle : le chat miaule chaque fois qu'on lui adresse la parole, se tait si l'on se tait ; cela est parler, à coup sûr. Le poisson parle, bien que sans bruit, ce qui est une façon admirable de parler.

Mais nous ne comprenons pas le langage des animaux, et c'est tant mieux. Car les animaux sont d'ordinaire stupides, et cela est si bien acquis que les mots « être bête » signifient à la fois être stupide et être un animal. On ne cite à l'occasion des traits

d'intelligence des bêtes que parce qu'ils éclatent parmi leur stupidité.

Pourtant les bêtes, stupides, ont une carence sublime : elles ne sont pas religieuses. Quand on vient de voir un grand savant s'indigner, dans un mouvement de chaleur académique, de ceux qui, auprès du cadavre d'un être cher, ne se mettent pas à croire à l'immortalité de l'âme, et même les insulter, quand on voit cela, ou quand on voit, chez les simples, les crises d'hystérie religieuse, et quand on voit ensuite des vaches dans un pré, on ne peut s'empêcher de penser qu'on passe d'un ordre inférieur à un ordre supérieur, quelles que soient les limites des vaches, qui sont aisément perceptibles.

Lorsque les anciens Grecs créèrent des formes de demi-dieux mi-humaines mi-animales, c'était pour hausser l'homme. Si intelligent qu'il fût, l'homme était religieux ; pour le hausser, on lui adjoignait l'animal, irréligieux.





On pourrait rêver aussi que, lorsque d'autres peuples font encore de nos jours de tel animal un dieu, ce qu'ils adorent en lui, c'est son irréligion. Une telle adoration serait évidemment absurde, mais l'homme n'en est pas à une absurdité près.

Sans aller jusqu'à adorer l'irréligion, on peut s'étonner de voir l'auteur d'un livre « saint » ne pas penser que ce soit un avantage de l'homme sur la bête, que l'homme croie en Dieu. « Le sort des enfants des hommes est le sort de la bête. Comme l'un d'eux meurt, l'autre meurt aussi; il n'y a qu'un même souffle pour tous. L'avantage de l'homme sur la bête est nul, car tout est vanité. » (*Ecclésiaste.*)

La bête est irréligieuse. Elle est aussi naturelle.

L'homme feint sans cesse d'être ce qu'il n'est pas. Une de ses feintes principales est de feindre qu'il aime ceci ou cela. L'écrivain à « grande conscience », le patron d'usine, le prêtre feignent d'aimer et n'aiment pas. Il y

a, aux États-Unis, pour les jeunes filles qui se destinent au cinéma, des écoles où on leur enseigne à devenir artificielles : on prend une enfant délicieuse de simplicité et de fraîcheur, et on en fait un fantoche grimaçant et odieux. Mais toute société est une école de pareille sorte : elle fausse pour rien, par plaisir. Cette habitude, que chaque être humain non seulement veuille paraître autre que ce qu'il est, mais qu'il veuille que la réalité paraisse autre que ce qu'elle est, finit par créer chez un homme « authentique » une telle lassitude de ses semblables qu'il cherchera d'abord dans un être le naturel, sinon absolu, du moins dominant.

Il croit le trouver chez les enfants. Et l'enfant, sans doute, malgré la pression exercée sur lui par un entourage où le naturel est appelé « naïveté », quand on le traite avec pitié, et « cynisme » quand on le traite sévèrement, l'enfant reste naturel pendant un certain temps, surtout dans le peuple.

Autrefois l'enfant du peuple, français, ne posait pas. Aujourd'hui, se modelant sur ses parents, il pose lui aussi. Aussitôt qu'il accède, ou approche d'accéder à la bourgeoisie, le peuple pose, parce qu'il la voit poser : il croit « se poser » en posant. Élevé moi-même dans le « ce qui se fait », je n'ai cessé par la suite de le voir fleurir, aussi virulent (surtout depuis quelques années), dans les loges des concierges.

Deux raisons détériorent le naturel de l'enfant.

L'une : il arrive fréquemment que l'enfant pose, quand il est en compagnie de l'adulte, qu'il joue la comédie du naturel, tout comme un peintre « naïf ». Les petites filles, regardées, posent sans cesse.

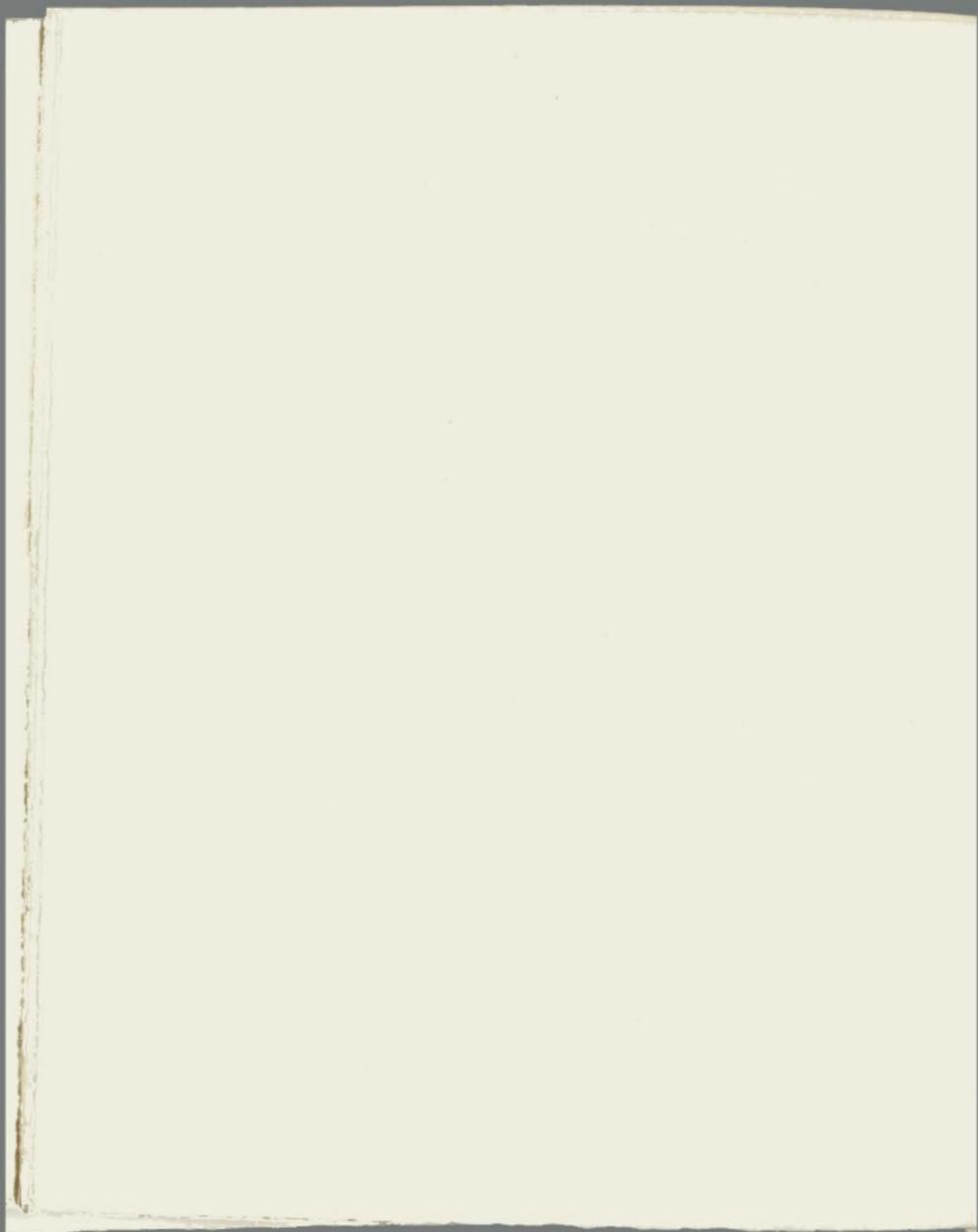
L'autre : le naturel de l'enfant est gâté pour nous par le sentiment dramatique de sa précarité. Condamné à brève échéance à la bêtise, à la laideur et à l'abjection morale, l'admiration que suscite en nous son naturel

en est enténébrée et presque rendue pénible.

Il y a de longues années, j'écrivais déjà : « Un chien qui aboie vaut mieux qu'un homme qui ment », et encore : « Les hommes ont mis les bêtes en esclavage, parce que les bêtes ne mentent pas. » Les animaux ne posent pas. On dit que les singes ne se masturbent que lorsqu'ils ont un public, mais cela est-il vrai ? Le dindon qui se gonfle, le paon qui fait la roue nous suggèrent des idées de vanité, mais elles n'existent que dans notre esprit, non dans celui de ces bêtes. Enfin le naturel de la bête lui est constitutif ; avec elle nous n'avons à craindre ni surprise ni déception, comme avec l'enfant.

Comme elles me touchent quand elles étalent leur convoitise ou leur peur (les deux sentiments fondamentaux de la créature), que les hommes cachent si fort ! Le lion quémande à l'heure de son repas, et fuit devant le miaulement du chat. Le taureau de combat sursaute si on tousse. On en sourit ou en ricane, mais





c'est être noble que se montrer sans voile.

En définitive, l'homme est racheté un peu par l'enfant, beaucoup par la bête. Ce n'est pas la peine de le lui dire. Il cesserait de donner du pain aux pigeons des jardins publics.

*Je pensais sur tout cela un peu différemment il y a trente ans. Voici ce que j'écrivais dans mes Carnets en septembre 1928 :*

Chaque année apporte un changement dans les êtres qui comptent pour nous. Quelques nouveaux venus, mais, plus nombreux, ceux qui étaient dans notre vie et qui en sont tombés. De ces départs il naît ici du plaisir et là de la tristesse. Dans cette tristesse resurgissent les êtres qui plus anciennement sortirent de nos vies, et ils reprennent pour une heure le pouvoir de nous faire souffrir.

Les mouvements des astres sont comme ceux des hommes. Les uns disparaissent sous l'horizon ; d'autres y apparaissent ; d'autres se

croisent entre eux. Et d'autres vont parallèlement, sans jamais se rencontrer. Et tous ils tremblent sans arrêt.

Chaque année, comme reviennent les grands mouvements des saisons, une même vague de tristesse, à l'automne, me submerge. Et chaque année je vais prendre refuge auprès des bêtes au corps chaud. Les mystiques arabes ont donné à certains personnages des surnoms tels que : l'Inondé-de-parfums, le Délivré-de-la-tentation, etc... Mon surnom ici devrait être : le Retiré-parmi-les-bêtes.

Les bêtes. Leur mystère. Telles d'entre elles ont toutes les vertus que peut avoir l'homme, et aucun de leurs défauts. J'ai connu un chien de berger ; son courage, sa générosité, sa gratitude, son intelligence, son affection, sa sensibilité d'enfant ou de femme, sa façon de participer à votre peine : de quoi se mettre à genoux devant lui et l'adorer.

Racheter les animaux.

Depuis que je ne suis plus croyant, je n'ai

fait d'acte religieux que le sacrifice rituel du taureau : *Les Bestiaires* sont mon seul ouvrage religieux, avec *La Relève du Matin*. Aujourd'hui, ni les hommes ni l'art ne me parlent de Dieu. Mais les animaux, la crainte, la jouissance, le respect, la contemplation qu'ils m'inspirent, et jusqu'à l'anéantissement en eux qu'ils me causent, sont de la religion. L'adoration de certains peuples anciens pour les bêtes, je la ressens jusqu'à la limite où un sentiment devient une foi. Si quelque chose mérite le nom de divin, le divin est la nature, et les bêtes sont un intermédiaire entre le divin et nous.



## LES DESSINS DE BONNARD

Un sens très clair est donné aux dessins de Bonnard si on prend soin de les encadrer entre deux dessins qui, à première vue, semblaient de nature à être placés parmi eux au hasard. Le dessin qui alors ouvrira la série sera celui qui représente un adulte causant avec un petit garçon, sans doute son fils. Le dessin qui la fermera sera celui du petit garçon qui rit, ou j'aime mieux dire, avec l'expression d'argot d'aujourd'hui : qui « se fend », car c'est bien cela, il *se fend*. Ce dernier dessin pourra être précédé de l'image de l'écu-reuil et de la tortue, s'en allant bras-dessus bras-dessous, image plus propre qu'aucune autre à provoquer son hilarité.



Et maintenant, qu'évoquent ces dessins ?  
Pour moi, sans nul doute, des fables orientales.  
Le père raconte à son petit garçon des fables  
orientales, que peut-être il ne connaît que par  
les auteurs européens qui s'en sont inspirés.

Ces tortues, ces renards, ces loups, ces  
oies, ces cigognes, cette belette, cet ours, ce  
hibou, ce crocodile, ce sont les personnages

familiers des apologues iraniens, arabes, hindous ou bouddhiques, des fabulistes Locmân, Haiqâr, Barlaam, Hisdaï, et du plus connu, Bidpai, où puisa La Fontaine, et qu'un auteur français a nommé, bien étrangement, « le Dante de la littérature arabe » : tous vivant à l'époque que nous appelons le « Moyen Age », et illustrés avec tant de charme dans les manuscrits d'alors. Je dois dire toutefois que j'ai montré ces dessins à deux orientalistes : ceux-ci n'ont pu les rapporter à aucune fable connue d'eux. Ils étaient néanmoins frappés, comme moi, de la parenté entre ces compositions et le folklore oriental.

Les dessins de Bonnard correspondent au premier stade de la peinture iranienne et indienne, quand les animaux étaient fidèlement reproduits d'après nature (les fresques d'Ajanta). Ensuite vient la stylisation ; les figures restent plates, ignorent les ombres, mais on essaie de mettre en valeur dans l'animal ce qu'il a de plus typique, son essence,

en sacrifiant pour cela tout détail secondaire. Enfin, au xvi<sup>e</sup> siècle, surtout dans l'art persan, les animaux ne seront plus que des motifs décoratifs : ces chameaux extravagants, ces chevaux bleus et roses... « Ce n'est pas le monde tel qu'il est que veut montrer le peintre iranien, mais tel qu'il devrait être pour répondre à son amour de la couleur et de la ligne. »

Ce qui me frappait, quand je lisais pour la première fois ces fables orientales, c'était de voir s'y rapprocher les animaux, d'une espèce à l'autre. Cette amitié me touchait extrêmement : elle correspondait à un vœu d'unité et de paix qui a toujours été mien. Dans les jatacas bouddhiques, le faisan secoue ses ailes humides sur la forêt en feu. Toutes les bêtes se précipitent vers la rivière ; les flots débordés les arrêtent. L'antilope se place en travers des flots, pour en amortir la violence. Un lièvre veut traverser ; elle le prend sur son dos, puis tombe, les pattes brisées par le

courant, et est noyée. Dans le Gulistan, on parle du loup qui, « harassé par ses courses errantes, trouve la queue de la brebis pour y reposer sa tête » (cette phrase déclenchait en moi une véritable ondée d'émotion). Chez Bidpai, des pigeons pris dans un filet sont sauvés par une souris ; un corbeau, une souris, une gazelle et une tortue s'aident mutuellement dans les dangers qui les assaillent ; la cigogne protège le passereau contre le serpent et le passereau la défend des fourmis, le bélier s'allie à un chien, la femelle du héron aime un canard sauvage. Chez d'autres, une puce lie amitié avec une souris, une sauterelle avec un faucon, une fourmi avec une colombe, etc...

Nous retrouvons ces alliances dans le monde de Bonnard. Le canard véhicule une poule sur son dos ; l'écureuil et la tortue s'em brassent, puis, dressés sur leurs pattes de derrière, s'en vont en une joyeuse sarabande.

Mais attention ! Le renversement de ces amours advient souvent. Un renard nourrit

une gazelle malade ; quand elle est engraisée, il la dévore. Une tortue, amie d'un scorpion, lui fait traverser un fleuve sur son dos ; il essaie de la piquer ; la tortue le noie. Un faucon s'acoquine avec une perdrix, mais, après quelque temps, il se fâche et la tue. Et voici qui est important : ces renversements ont une morale. Cette morale est donnée dans l'apologue de la tortue : c'est que le scorpion a agi *selon sa nature*. Elle est indiquée plus fortement encore dans un autre apologue de Bidpai (car tous les traits précités sont empruntés au *Kalila*, livre classique dont les héros sont deux renards, Kalila et Dimna) : le chef des singes émigre parce qu'il a vu une femme et un bœuf jouer ensemble (ce « jouer ensemble » n'est-il pas une édulcoration due au traducteur ?) « et que toute chose contraire aux habitudes cause des malheurs ». Voilà justifiée par l'Arabe la paysanne française qui, dans le dessin de Bonnard, s'effare parce que le canard transporte la poule sur son dos.

L'homme raconte ces histoires à son enfant : on songe à Perrault composant ses contes en collaboration avec son petit garçon Darmancour. J'écrivais dans *La Relève du Matin*, à vingt ans : « Tout homme devrait se ménager un pareil collaborateur à sa vie. »

Mais que pensent les enfants des dessins



de Bonnard? Alain, cinq ans, n'est pas enthousiaste de l'amitié entre espèces différentes; il ne *marche* pas. Devant le canard et la poule représentés dans un dessin : « Pourquoi ils sont amis, là? Chez mon pépé, tout le temps ils se donnent de grands coups de bec. » Devant le canard et la tortue : « Y a rien que le renard qui peut embrasser la tortue, parce qu'il a un museau fin. Oh! l'écureuil aussi. Il a un museau fin, lui aussi. »

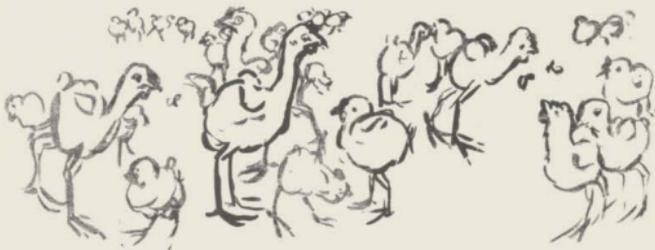
C'est de Chantal, dix ans, qu'est le mot qui nous importe le plus. Elle a regardé les dessins et elle a dit : « Oh! c'est moche! J'en ferais autant. » Cette exclamation, qui a le mérite de la modestie, a encore celui de la franchise : dans le conte d'Andersen, seul parmi la foule, l'enfant s'écrie que le grand-duc est nu, ce qu'il est en effet, mais ce que pas un de la foule n'ose dire. Le cri de Chantal est le cri classique de la plupart des enfants devant certaine peinture moderne. Il mérite de « rester » autant que le fameux : « Et moi aussi je suis peintre! »

## JARDIN DES PLANTES

Pour commenter les croquis de Bonnard j'ai voulu voir des poussins. J'ai téléphoné au Jardin des Plantes : « Est-ce qu'on peut voir chez vous des poussins ? » On m'a répondu : « Des poussins ? Téléphonez à la ménagerie. » A la ménagerie on m'a répondu : « Nous n'avons pas de poussins à la ménagerie. » Je ne parlerai donc pas des poussins.

Au zoo, avant de les voir, on sait qu'on passe d'une bête à l'autre par leurs puanteurs différentes, comme dans un jardin on sait quelles fleurs on croise, avant de les avoir regardées. Le mélange de l'odeur du singe avec celle du guépard est quelque chose de particulièrement réconfortant. Tantôt, dans

un zoo, nous regardons les bêtes et nous fuyons les hommes, et tantôt le contraire. Toutes ces bêtes plus ou moins difformes, qui les unes honorent la nature, les autres la ridiculisent (ou plus justement ne l'honorent ni ne la ridiculisent), toutes ces bêtes avec leurs fantaisies, leurs manies et leurs obsessions, selon notre humeur ou l'époque de notre vie elles nous sont un refuge ou elles nous font peur. Les bêtes effrayées et effrayantes. Les plus inoffensives en apparence recèlent de l'effrayant : le chat éborgne, l'agneau mord, le coup de tête d'une biche peut déterminer un cancer (j'ai connu le cas, ou à peu près).



Chacun de ces yeux, isolé, nous dirait le sexe et l'âge de la bête à laquelle il appartient : cet œil méchant nous dit le mâle, cet œil doux la femelle, ce regard d'enfance trahit le jeune animal.

Le canard dort, le bec sous son aile, comme l'Arabe dort le visage sous un pan de son burnous. Il voile et dévoile son œil ; sa respiration le gonfle et le dégonfle. Sur l'eau, il bascule, se trempant alternativement le bec et le croupion. Les bœufs, dans un vaste enclos, se rassemblent, recherchent leur chaleur mutuelle : ils ne ruminent même pas ; on ne distingue en eux un soupçon de vie que par le blanc de leur œil qu'ils montrent de temps en temps. Je leur vois, irrésistiblement, l'appareil photographique au cou, tant ils me rappellent les touristes étrangers qui stationnent aux abords du Louvre.

Il y a un animal qui ne porte pas de pancarte sur son enclos ; peut-être ne connaît-on pas son nom au Muséum. Sa tête est celle du

cheval, sa barbe celle du bouc, sa tournure est celle d'un cheval bisonné, sa figure rappelle ces figures humaines qui, en certains dessins du Moyen Age, sont rattachées à un type d'animal; tant d'incohérence fait penser à ces descriptions ahurissantes que, dans leurs anciens livres, les Orientaux donnaient des animaux les plus communs. Proche son enclos est un bovidé dont la pancarte porte le nom : Lavabos. Lavabos, de *bos*, bœuf; c'est peut-être un bœuf qui a la particularité de se laver beaucoup. Une autre pancarte le nomme un bison, ou plus exactement un « bison bison » (il y a aussi le daim, qu'on appelle ici un *dama dama* : un *dama dama* doit être un daim extra). Le lavabos a un petit qui a l'honneur, seul de tout le Jardin, d'avoir sa date de naissance indiquée sur sa pancarte : 22 juin 1957, souvenez-vous bien de cette date. Le lavabos se couche, remue la queue, du plaisir d'être couché. Il ne s'est pas lavé devant moi, par pudeur.

Faisons un détour pour ne pas voir les singes, ces animaux hideux, que même leur obscénité ne sauve pas.

Beaucoup de bêtes (cerfs, bovidés) passent leur temps à se couler la langue dans les narines ou naseaux, ce que feraient aussi les petits garçons, s'ils le pouvaient, qui aiment tant de manger ce qu'ils se retirent du nez. Le waikiki, aussitôt qu'il m'aperçoit, vient vers moi en trotinant, et me supplie du regard de faire de lui le héros d'un film documentaire.

Cependant les moineaux gavroches passent d'une cage au ciel libre, mangent les bribes de pain qu'une main peu avertie a jetées au léopard. Et cette antithèse de la bête libre et de la bête prisonnière a quelque chose de poignant, du moins pour qui a le poignant dans le cœur.

Je suis ici avec quelqu'un qui opine qu'il n'est pas agréable de voir les animaux tels qu'ils sont, qu'il vaut bien mieux lire sur eux dans les livres.

J'oubliais de dire qu'il y a un enclos, à l'entrée du Jardin, qui porte la pancarte : « Réservé aux mères de famille. »

(Toujours prudent, je supprime moralement de mon texte cette dernière phrase, afin de ne déplaire ni aux mères de famille ni à la Direction du Jardin des Plantes.)



## BESTIAIRE

### LE BŒUF

Un bœuf, dans le bled. Je me suis assis par terre, à côté de lui, pour le regarder. O bœuf, *da nobis pacem!*

Il rumine, et à chacun de ses ruminements ses dents grincent. Parfois un frisson traverse la peau de son flanc. Parfois il tousse un peu. De temps en temps, il tire la langue ; par-dessus elle est noire, mais avec le milieu rose. Les mouches s'attachent à la commissure de ses yeux.

Il se couche, et, sitôt couché, souffle, comme font aussi les chiens sitôt qu'ils se couchent, et alors l'écume jaillit de ses naseaux. Dans cette complète immobilité, parfois sa

queue se déroule et se dresse comme un serpent, soulevant un peu de poussière. Ses yeux aux bords roses dormassent derrière leurs cils blancs, sous son front sourcilleux, où les frisons dessinent une étoile. Le blanc de leur cornée a un lacis rouge, comme un tracé de routes sur une carte d'État-Major. Il me regarde de derrière ses cils. Avec un air bovin.

Depuis une heure qu'il somnole, un brin d'herbe lui pend des dents. C'est égal, il a l'air salement abruti.

#### LE LION

Il y a diverses espèces de lions : ceux qui portent des cornes noires, longues environ d'une coudée ; ceux qui ont des ailes, qu'ils déploient quand on s'approche d'eux, et replient quand on s'éloigne ; ceux dont la face est celle d'un homme, et le corps semblable à celui du bœuf. Nous ne connaissons que cette dernière espèce. La lionne, lorsqu'elle est sur le point de pondre, s'en vient à un certain

rocher qu'elle frappe avec sa queue, et ce rocher, sous le choc, s'entrouvre, et la lionne y jette ses œufs. Le petit de la lionne n'est d'abord qu'un lambeau informe de chair, et demeure en cet état durant trois jours; puis arrive le mâle qui souffle dessus, et alors les formes du lionceau se dessinent. Si le lion a éternué en soufflant, ce n'est pas un lionceau mais un chat qui apparaît. Qu'Il soit loué, Celui qui peut tout!

Le lion est un animal doué de sentiments élevés. On dit qu'il ne mange de proies que celles qu'il a capturées lui-même, et qu'il aime mieux se laisser mourir de soif, que boire une eau qu'un chien a lapée. Il lui arrive de plonger sa queue dans l'eau, et de boire de cette manière. Ses sentiments sont à tel point sublimes qu'il se refuse à saillir sa mère et sa sœur, et que, s'il l'a fait par mégarde, dans l'obscurité, il se dévore la verge, de remords. Le lion souffre beaucoup des mouches, qui ont été créées par Dieu pour humilier

les superbes. Il en est souvent si exaspéré que ses larmes se mettent à couler abondamment. Elles se figent ensuite sur ses joues, où on le recueille, et c'est ce produit qu'on appelle le musc. Quand le lion, devenu vieux, n'a plus de goût à la vie, il met sa main devant sa bouche, et souffle : son haleine lui est renvoyée dans la figure, et, comme cette haleine est très mauvaise, il s'asphyxie de la sorte. Là s'arrêtent les connaissances sérieuses que l'on a du lion. Tout ce qu'on a pu en dire d'autre est pure fantaisie.

#### LE CHAT

Déjà, enfant, quand je disais que tel chat avait une jolie figure, mes parents s'étonnaient : « Y a-t-il des différences dans les têtes des chats ? » Mais oui, il y en a de ravissantes et il y en a d'affreuses. A mon tour de m'étonner de l'étonnement de qui ne le voit pas, cela étant si évident.



Chat, mourant, le soir, étendu, dans le ruisseau d'une rue. Il tricote des pattes de devant. Un autre chat le flaire. Un autre, magnifique de pathétique, s'éloignant de lui, mais complètement immobile, comme s'il

avait été pétrifié en pleine marche, la tête basse, les oreilles aplaties, le dos arqué, les pattes étendues dans la position du pas.

Une heure après, le chat est seul, et ne bouge plus. Ses yeux s'ouvrent et se ferment avec une expression de patience.

Autre chat, mourant. Il sort et rentre ses griffes comme le moribond ramène son drap. Pendant ce temps, des deux chattes, l'une, celle que F. n'aime pas, demande sa pâtée comme si de rien n'était, augmentant la haine que F. a d'elle. L'autre est venue flairer une fois l'agonisant, puis est restée dans la pièce, prosternée, lui tournant le dos : c'est sa façon de veiller, qui me semble extrêmement humaine, comme si elle voulait à la fois être là, par décence, affection peut-être, et ne pas voir, parce qu'elle ne pourrait pas le supporter.

Le chat se met « en bête morte », étendu sur le côté et complètement allongé. Il pousse un long hurlement, semblable à celui de la

sirène qui demande le port. Il se vide : excréments (ainsi ma mère expirante, ô horreur!) et semence. Il cesse d'être. La chatte, dos tourné, n'a pas bougé.

Les philosophes justifient la mort et nous la peignent en couleurs agréables. J'ai fait cela moi aussi, à trente-cinq ans. Les bêtes — ce chat qui hurle, et dont le hurlement me rappelle le « J'ai peur! J'ai peur! » de l'abbé Perreyve à l'agonie; cet autre chat pétrifié dans sa pose par le voisinage de la mort; cette chatte qui tourne le dos pour ne pas voir — les bêtes, les bêtes sans fards nous rappellent qu'elle est l'unique tragédie.

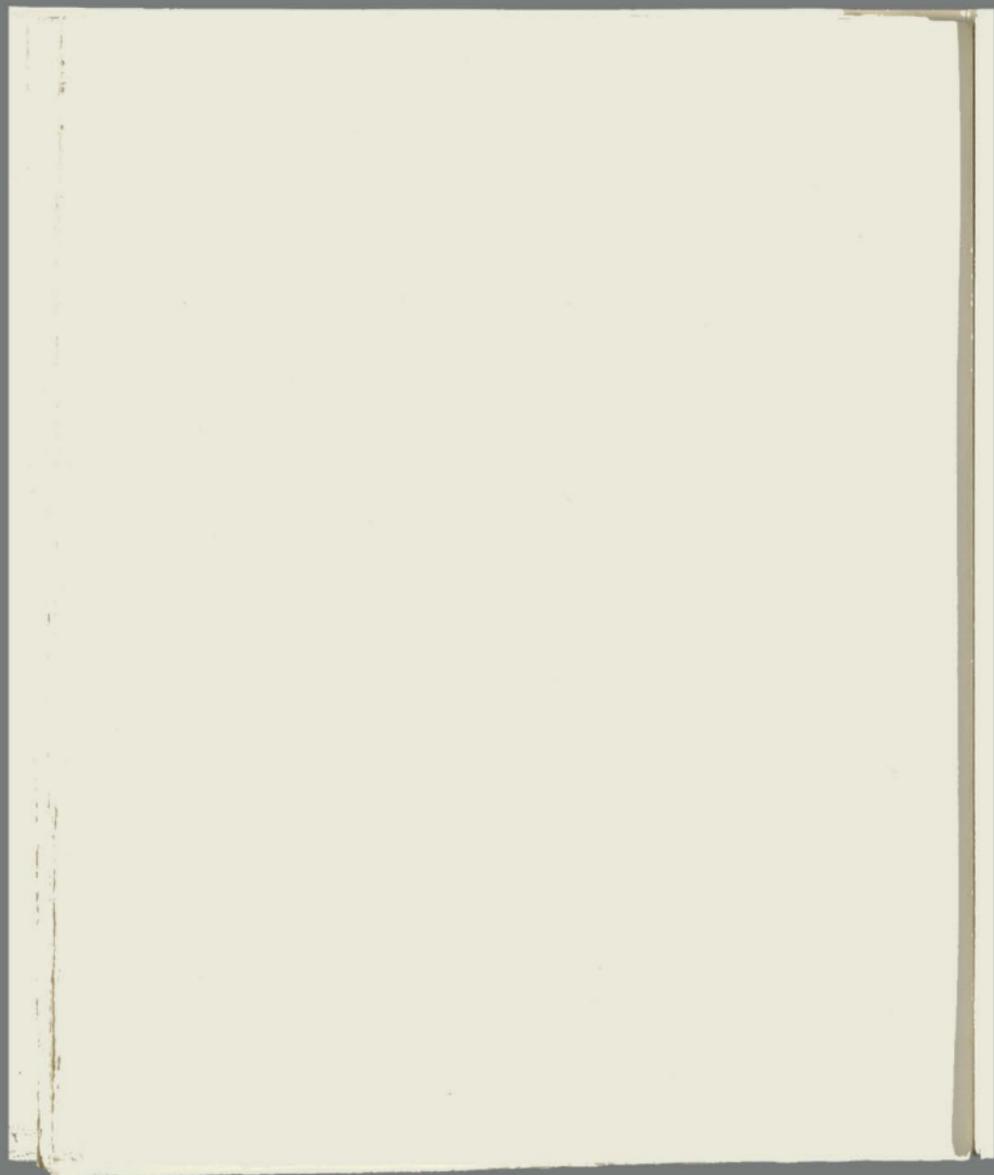
Le chat de mes voisins. Aux époques de son rut, ses maitres l'enferment dans une pièce. Pendant une quinzaine, tout le jour, quasi sans arrêt, il miaule épouvantablement. Puis, un jour, on ne l'entend plus. La crise est finie; on l'a relâché; de nouveau, dans l'appartement, il vaque à ses occupations de chat.

Nos crises de conscience, de croyance, de pensée sont comme le rut de ce chat. Un an, deux ans, trois ans, cela se déchaine, le malheur est sur nous. Un jour cela cesse. Nulle solution n'a été apportée. Mais la crise s'est défaite, nous ne savons pourquoi. Et les causes de notre bouleversement nous sont devenues si étrangères que nous ne pourrions préciser ce qu'elles étaient : notre état d'alors nous paraît un songe incompréhensible et insensé. Cela s'en est allé comme un amour, et on n'y a rien fait. Et il n'y avait rien à y faire, qu'à attendre que cela fût passé.

#### LE SECRET CONFIE A UN MOUTON

*Sud algérien.* — Celle que j'avais rencontrée hier à la fin du jour : treize ans. Je l'ai revue ce matin, au marché. Elle était assise, tenant dans ses bras un beau mouton, à l'écart du troupeau. Elle le caressait, le serrait contre elle. Chaque fois qu'elle approchait son visage





du sien, elle lui souriait délicieusement, et semblait lui dire quelque chose à l'oreille. Parfois, inclinant la tête, elle appuyait sa joue contre la tête frisée, et restait un instant ainsi. Le mouton était si immobile que je le croyais entravé des deux pattes de devant. Mais, quand ils se détachèrent, je vis que non, et que le mouton était seulement heureux. Cependant elle l'embrassait toujours, lui souriant comme si le mouton lui parlait.

Et moi, pour respirer, je m'étais mis dans l'ombre du mur. Ah! me disais-je, elle est donc capable de tendresse! Et ce qu'elle fait avec le mouton, ne m'est-il pas permis de le faire avec elle? Rien de plus, je le jure, je ne demande rien de plus!

Puis elle s'en alla, à travers le marché. Nous passions d'une odeur dans l'autre : odeur du pain, odeur de l'encens, odeur des narcisses, odeur des aubergines. Et je marchais à longs pas dans les jardins de sa présence, et ma vue paissait dans sa grâce.

De sa tunique bleue son épaule d'or sortait, comme le soleil du matin sort de la mer, ou bien comme une petite île dans la mer. Quand elle s'arrêtait devant un étalage, je m'arrêtais derrière elle. Comme il pousse de la verdure entre deux rocs, là où l'eau a coulé, une petite pointe de cheveux descendait entre les deux tendons de sa nuque.

Des oiseaux, par terre, se disputaient des grains. Elle fit un petit détour, pour leur éviter de s'envoler.

#### LA « VIE SURPRISE »

Le cinéma, qui donne une si violente impression d'authenticité (et nous maudissons le théâtre, au nom de cette authenticité) est une succession de truquages. Les films documentaires sur les animaux ne sauraient être vus sans beaucoup de prudence. On les appelle : « La vie surprise. » Mais ce qui est surpris, ce n'est pas « la vie », c'est un arran-

gement, et il n'est pas « surpris », puisqu'un arrangement est, par sa nature même, longuement médité et travaillé. Montrer des rats qui bondissent de joie — un vrai ballet — quand le serpent qui les attaquait a disparu, mais filmer cette séquence à un moment où les rats bondissaient pour une tout autre raison, ou sans raison, accélérer le mouvement de la camera quand on filme le serpent qui s'enfuit, pour que sa fuite précipitée fasse rire, etc... cela est parfait si on intitule le film « film romancé », comme on le fait quelquefois. Mais si le film est présenté comme un documentaire scientifique, c'est une tromperie, c'est un abus de confiance ; il y a dol.

En outre, les documentaires américains sur les animaux sont arrangés pour donner de la vie une idée américaine, c'est-à-dire une idée fausse. La nature est truquée pour nous montrer la tendresse du couple, la mère se sacrifiant en vue de sauver sa progéniture, le film finissant sur le renouveau du printemps

ou de l'aurore (alors que la *Bible* nous le rappelle bien : « La nuit finit *et le jour aussi* ») : l'histoire naturelle revue par la presse du cœur, avec chorale idéaliste à la clef (sans parler du blabla, mi-mutin, mi-idéaliste, du commentateur français). Un écœurement s'insinue en vous à mesure que se déroule un tel film. J'ai écrit : « Quoi qu'il fasse, l'adulte ne peut que gâcher l'enfance. » Devant un tel film je me dis : « Quoi qu'il fasse, l'homme ne peut que gâcher la bête. »

La nature truquée pour faire rire, et la nature truquée dans un but sentimental-idéaliste. Mais nous avons pis. L'arrangement d'un documentaire devient bien plus grave encore quand il s'applique au récit filmé de quelque expédition faite par les hommes, dont les prouesses y sont parfois arrangées comme au studio, pour l'émerveillement des collégiens et de pas mal de leurs aînés, abusés dans un sentiment infiniment respectable, qui est le respect de la valeur humaine. J'écrivis



il y a quelques années un texte sur un documentaire d'animaux, pour un éditeur qui travaillait en partie liée avec le producteur du film. Déjà l'éditeur m'avait demandé de supprimer les lignes où je me posais une question sur l'authenticité du «rythme de

fuite » du serpent, que je supposais arrangé en vue de l'effet. Et voici le passage qu'il me pria encore de supprimer : « J'ai vu des films d'expéditions où le héros blessé n'était pas blessé, où le héros angoissé mimait l'angoisse, comme un comédien sur ses tréteaux, où nombre de séquences étaient posées, où l'imposture était éclatante, et personne ne la voyait; et gare à qui l'eût vu et l'eût dit! Ajoutons bien vite que les films d'expéditions, quand ils sont sans imposture — et il y en a — sont si ennuyeux qu'on se demande si l'imposture, dans ce genre héroïque et commercial, n'est pas une nécessité. »

Le producteur qui, derrière l'éditeur, me demandait de supprimer ce passage, montrait par là que j'avais frappé dans le mille. Il y a comme une malédiction sur le monde moderne : son impossibilité de s'échapper de l'imposture. Il y a une malédiction aussi sur celui qui la voit, la dévoile, et déränge l'homme dans sa passion d'être dupe.



J'écrivais en 1928 : « Les bêtes qui ne nous épient pas, qui ne nous regardent pas de ce regard atroce qu'ont les grues chaque fois que nous ouvrons notre portefeuille. » Diable ! N'avais-je donc pas songé au regard des bêtes quand nous faisons tinter l'écuelle ?



Dans ce vaste stade gorgé de monde, le berger allemand, assis sur un des gradins, suit des yeux le peloton des coureurs, comme s'il y comprenait quelque chose. Le seul visage noble de toute l'assemblée.

Cet autre, dans la rue, qui me regarde, me fixe longuement, comme si mon visage l'intéressait. L'intelligence, la gravité, la dignité et la bonté de son regard. Aucun regard humain n'est ainsi.



Les enfants du douar dansent toute la matinée autour des cadavres des coqs qui se

sont tués en se battant. De temps en temps, ils baisent et caressent ces cadavres.



On voit étalée, dans le parc d'animaux du Jardin d'Essais, à Alger, une pancarte portant ces mots : « Qui aime les bêtes aime les gens. » C'est très exactement le contraire de la vérité, — mais qu'importe, pourvu qu'on puisse placer une maxime bénisseuse. Qu'importe, ou plutôt tant mieux : une contre-vérité est bien ce qu'il faut pour une pancarte. Depuis la vieille fille haineuse jusqu'aux grands princes dégoûtés, tous ceux qui n'aiment pas les hommes se rejettent vers les bêtes, et les prisent, souvent à l'excès.



Les Arabes disent que le cheval est plus docile dans la fantasia que la jument. Il y a un dicton : « La jument apprend le matin une ruse et le soir vous la trouvez avec cent ruses.

Le cheval a cent ruses le matin et le soir il n'en a plus qu'une. »



La bête et l'homme persécutent la bête. Mais il n'y a que l'homme qui lui demande en retour de l'affection.

L'affection du chien pour l'homme a quelque chose qui fleure l'abîme. Elle est infiniment émouvante. Le premier mouvement nous porte à nous moquer de la vieille fille ou de la mémère perdue dans son cabot. Le second nous porte à comprendre ce sentiment; à le comprendre, c'est-à-dire à le respecter. Et il est malgré tout plus sain, à l'heure du désespoir, de se réfugier en un chien — fût-il le sordide « chienchien », — que de se réfugier en Dieu.



Lorsqu'on dit que les animaux sont idiots, il ne faut pas oublier que beaucoup d'enfants

—à l'âge de grâce : mettons, jusqu'à dix ans —  
sont eux aussi idiots. Éteints. Morts.



L'animal est tel exactement qu'il était à la naissance du monde. Y rêve-t-on assez? La poule est conne exactement comme elle était conne dans les poulaillers de Sésostris. Alors que l'homme est bête différemment de la façon dont il était bête sous Sésostris ; ses idéologies et sa morale ont changé, et c'est surtout par ses idéologies et sa morale qu'on est bête. C'est par le manque d'intelligence qu'on est stupide, et c'est par la demi-intelligence qu'on est bête.



D'une bête, comme d'un petit enfant, nous n'attendons rien. C'est pourquoi ils ne peuvent pas nous blesser. De l'adulte nous sommes bien forcés d'attendre quelque chose. Quand il ne nous le donne pas, il nous blesse.



Alternativement féroces et lâches, les bêtes me font songer aux Romains.

#### LE SADHAWAR

Kamaladdin-al-Damiri dit que le sadhawar est un animal que l'on trouve dans le pays des Turcs. On dit qu'il porte une seule corne sur laquelle poussent soixante-douze branches creuses. Quand le vent souffle, elles produisent un son ravissant qui fait tomber en extase. La femelle du sadhawar gîte dans les marais. Sa fosse nasale est percée de douze trous. Quand cet animal respire, il produit un son qui ressemble à celui de la flûte. Alors les bêtes accourent auprès de lui pour l'entendre et tombent sous son charme. Il en profite pour se ruer sur elles, et les dévorer.

Certains disent que le sadhawar vit mille ans ; d'autres, que la durée normale de sa vie est d'onze jours. Mais Dieu Très-Haut sait le mieux ce qui en est véritablement.



### LE SINGE

Je me souviens d'un jour, au jardin zoologique d'Anvers. Le jaguar borgne, un œil noir et or, comme la terre, un œil bleu pâle, comme le ciel. Les lionnes prosternées pour boire. Un oiseau vert, à gorge bleue; c'est le « guiraca à poitrine rouge », si j'en crois la pancarte que porte sa cage. Un autre oiseau fort singulier, au bec noir et vert, et orné

d'un triangle bleu : c'est le « thynactère à bec rouge », m'apprend sa pancarte. Il n'est pas étonnant si dans ces conditions la toute petite fille que j'ai menée ici s'écrie : « Oh ! les bourricots » devant les cochons d'Inde, et « Oh ! les toutous ! » devant les singes. Ces confusions ravissent un esprit qui se nourrit de l'idée d'Équivalence.



Des oursons charmants, qui sentent le chien mouillé (mettons l'ours mouillé), qui s'accouident, le derrière dans l'eau, comme un grand bourgeois dans une loge de théâtre. L'ours, l'air bon et stupide, léchant jusqu'à l'épuisement ses barreaux, tournant en rond comme une pensée coupable. Le tigre, de même, qui lèche son mur, lui, hier si souverain : il me fait penser à ces anciens Présidents du Conseil, qui finissent leur vie dans de discrètes maisons de santé, où ils se croient la reine Henriette d'Angleterre. — Mais ce ne sont pas les prisons qu'il faut ouvrir, ce sont les cages. Mourrons-nous donc sans avoir vu dévorée (non sans quels cris ridicules !) la jeune femme qui jetait de la mie de pain au tigre ?

Et l'otarie, que j'oubliais. Parfois on voit l'otarie se mettre avec langueur sur le dos, comme une femme, et élevant son moignon vers le ciel, avec des cris pour nous sans signification, il bat grotesquement de ce

moignon, comme s'il allait prendre son vol. Nous donnons ce même spectacle, nous qui cherchons à avoir des ailes, ou à faire croire que nous en avons, quand nous n'avons qu'un moignon affreux.

Et puis une rangée de cages de singes. Je vais toujours voir les singes, pour me changer des milieux littéraires. Chaque cage contient deux singes, et dans chaque cage les deux singes sont étroitement enlacés, ne formant qu'un bloc immobile. Dans chaque cage un bloc de tendresse.

Tous les gestes de la tendresse chez le singe. Il met la main sur l'épaule de l'autre, sur son dos, il l'y tient longtemps, posée, et cette main, de temps en temps, exerce une pression, ou tapote : exactement les gestes de l'homme. Et voici que cette fleur du cœur humain, retrouvée dans ces bêtes, ce n'est pas beau, c'est effrayant à voir.

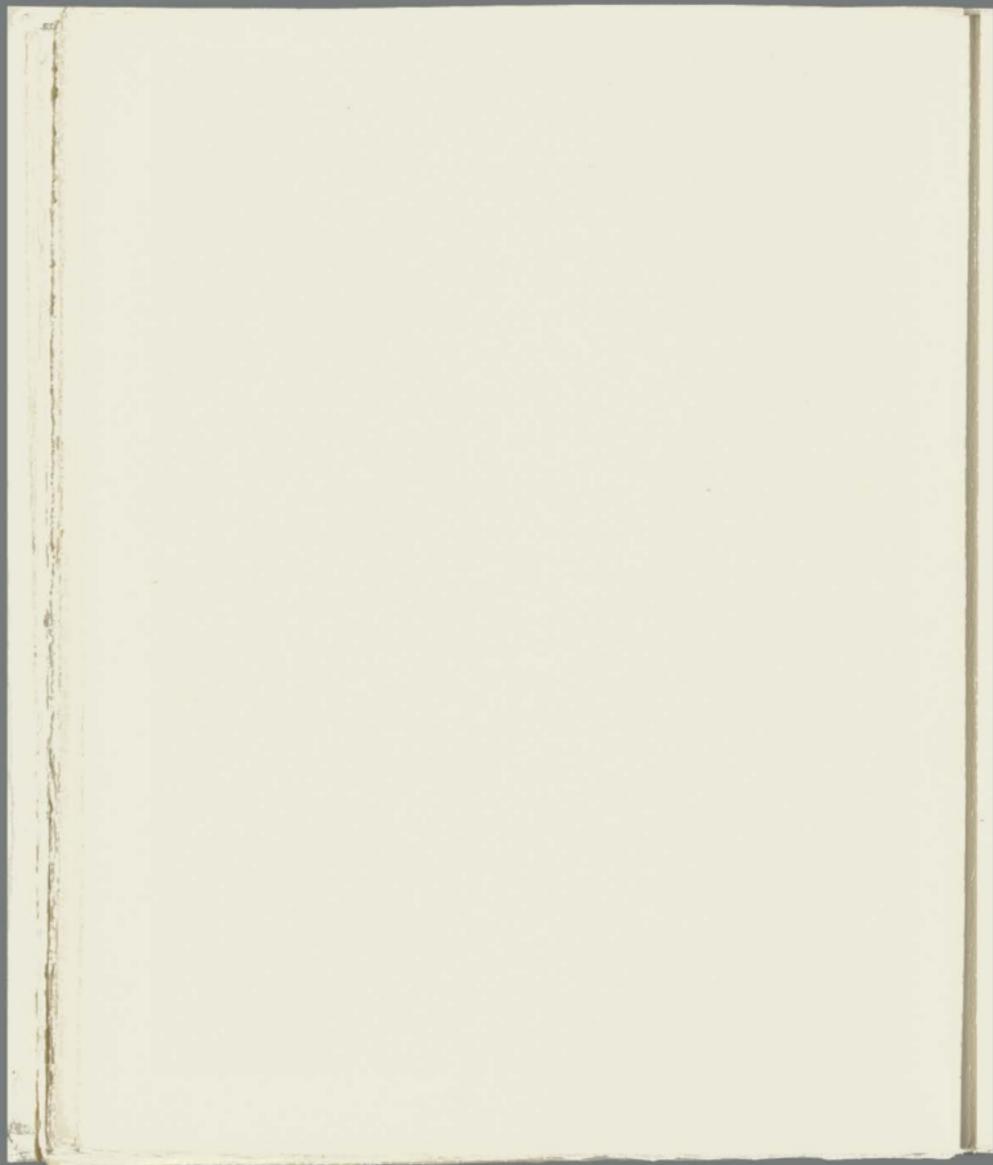
Ces singes enlacés, immobiles, et comme ravis dans leur enlacement, je ne peux pas

oublier ça, aux heures où je tiens quelqu'un dans mes bras. Je vois alors la tendresse comme une fonction naturelle ; avoir besoin d'être tendre comme on a besoin de manger, comme on a besoin d'aller à la garde-robe. Je me dis tristement : « Ce n'est donc que ça », sans relâcher mon étreinte.

#### LE ZOUBIR

Le zoubir est un des animaux les plus aimables de la création. On le rencontre surtout dans les endroits ombragés et discrets, où il va pour chercher sa subsistance. Son caractère affectueux rappelle celui du chien ; comme le chien, il remue la queue quand on le caresse. Cependant, comme le chien, il change de maître facilement. Sa docilité est telle qu'on peut le laisser n'importe à quel endroit, et lui faire comprendre de rester là, on l'y retrouvera plusieurs heures plus tard. Quand il désire l'accouplement, il remue le





croupion, à la façon du canard qui, le corps plongé sous l'eau, fait frétiller son croupion à la surface. On dit que le zoubir, comme la belette, aime l'or. Louanges soient données au Très-Haut, qui a créé l'aimable zoubir!



L'âne est abruti de mauvais traitements, mais, quand il est jeune, comme il est charmant! Les oreilles pointées, l'œil vif, entouré d'un cerne blanc comme le halo de la lune, l'air éveillé et attentif, et joignant le charme de l'âge, dans toute sa personne, aux attributs déjà imposants de la maturité.



Les Arabes racontent que, si la corde d'une file de chameaux se trouve un peu grasseuse, et qu'un rat venant à passer tire sur cette corde, la bande de chameaux se met en marche. Il suffit d'un petit impudent pour entraîner tout un grand peuple hébété.



Le cheval n'aime pas son visage, et c'est pourquoi il trouble du sabot l'eau où il va boire, pour ne l'y voir pas reflété.



L'ours, lorsqu'il a faim, se suce les pattes de devant et celles de derrière, et apaise ainsi sa faim. Loué soit-il, Celui qui a pourvu à tout!



Le chien assis à mes pieds comme une femme. Le bœuf, son air excédé; il n'a pas l'air distingué.



Sur les terrasses, les points stratégiques occupés par les chats.



Femme, la bouche entrouverte et montrant ses dents comme les têtes décollées des moutons, sur l'étal des boucheries.



Quand j'étais dans la difficulté, touchant le sens à donner à l'univers, des mouches venaient voler contre mon front pour y faire le petit vent frais de leur passage.



Le chien qui, en mourant, agite la queue pour dire adieu.



Les hommes-chiens : maris. Les hommes-chats : amants.



Je voyais ces fourmis trainant des fétus gros quatre fois comme elles, — avec quelle ténacité! Mais bientôt je remarquai qu'elles

faisaient un chemin incroyable, allant, revenant au même point, manifestement ne sachant pas ce qu'elles faisaient. Alors je vis qu'elles étaient aussi bêtes que les hommes, que toute leur agitation était stérile, et je cessai de les estimer.



J'écrivais en 1945 dans mes *Carnets* : « Depuis vingt ans je n'ai pu que rêver les êtres nobles. Quelquefois un chien, un chat me saisit par sa beauté. A la surprise que j'en reçois, je réalise que, depuis des années, les seuls êtres nobles que j'aie rencontrés sont des chiens et des chats. »



Des catholiques se sont choqués de mon titre : *La Rédemption par les Bêtes* : ils croyaient y voir profané un des termes de leur théologie. C'étaient des catholiques qui ne savaient pas le français. On disait couramment, tant

qu'exista la course : la rédemption des chrétiens enlevés par les Barbaresques, pour dire leur rachat à prix d'or. On parle aussi, en langage de robin, de la rédemption d'un droit.

#### POULES

Les piqués de la poule n'y vont pas de main morte. Sous la plume de l'un d'eux, Méridional il est vrai, j'ai lu cette description, d'ailleurs agréable, et contre laquelle je ne m'élève pas (c'était dans un volume intitulé, je crois, *Les maladies mentales chez les gallinacés*) : « Qui n'a pas vu, sur une pelouse d'avril, un « chœur dansant » de poulettes Leghorn Blanche, n'a rien vu d'élancé, de lilial, de vraiment « jeune fille ». La crête n'est qu'un petit trait de fard rose au milieu du front, l'œil est long comme celui d'Isis, tout est souplesse et grâce. Les poètes nous ont bien dédaignés, qui n'ont pas dit le nonchaloir flamand de l'Orpington, au derrière rembourré en houppe, ni la beauté



ténébreuse de la Bresse Noire, crête souple et charnue, prunelle sombre, la rose rouge et l'œil noir de Carmen.»

C'est justement au milieu de Leghorn Blanche, si liliales, si virginales, que je fus élevé. Que cela n'ait pas mal fini, j'en rends

grâces à Dieu : cela tourna moins rond avec le cocher de mon grand-père, mis à la porte pour avoir été trop poli avec la jument. Au fond du jardin de la villa qu'habita ma famille, à Neuilly, de 1907 à 1925, on avait fait bâtir un enclos où nichait une huitaine de Leghorn Blanche. Les poules ont besoin de soleil, de sécheresse, d'un espace aéré : on avait choisi un retiro ombragé, où le soleil ne venait jamais, où les poules vivaient dans la boue. C'étaient des poules petites, nerveuses et démonstratives : le poulailler était un lieu sans cesse passionnel. Elles étaient « soignées », si on peut dire, par la cuisinière, poule elle-même, ou qui l'avait été dans une autre vie.

Lorsque arrivait une « visite », mes parents, l'été, la recevaient au jardin. Si la visite m'avait surpris au jardin, je ne pouvais ni demeurer là, sous peine de devoir aller faire le beau devant la visite, ni rentrer à la maison, qui m'eût forcé à passer devant elle. Je me

réfugiais dans la partie fermée du poulailler, obscure, répugnante et fétide. Les poules ayant tendance à se percher le plus haut possible, cela leur permettait de me fienter à l'aise sur la tête, quelquefois une heure durant. Mais j'aimais encore mieux cela que les comtesses.

La Leghorn Blanche se refuse à couvrir, et n'est pas bonne sur la table. On ne peut tirer d'elle, à la lettre, rien d'autre que de l'œuf, ce qui me fait penser aux littérateurs, d'ordinaire si impropres à tout ce qui n'est pas leurs bouquins. Parmi les Leghorn vivait, égarée, une poule Crève-cœur noire et blanche, l'œil rouge et brillant, à la huppe désordonnée et énorme, semblable aux toques de femmes de l'an 1910, qui lui retombait sur les yeux : j'ai appris depuis que les Crève-cœur et les poules de Padoue à la lettre ne peuvent pas voir — c'est ce qu'on devrait appeler, je crois, l'idiotie de la nature, — et que les éleveurs leur font des crans à la huppe,

pour leur dégager la vue. Différente, et de là haïe, cette Crève-cœur eût été sans doute persécutée par ses congénères, au point d'y laisser la vie, n'étaient sa grosseur et sa force, qui imposaient. Ses œufs étaient près du double de ceux des poulettes blanches. La Crève-cœur mourut assez vite, de différence, de désœuvrement et d'humidité.

L'aviculture est une obsession, avec les ravages de l'obsession, moins effrayante cependant que l'obsession politique, par exemple, et le dressage de la poule est aussi le dressage de l'éleveur. Un de nos parents, aviculteur en province, disait que, s'il voyait la colombe du Saint-Esprit, il penserait à ce qu'il faudrait lui donner pour la faire aller à la selle. Ma famille n'avait nulle vue d'élevage, et je ne sais ce qui put la pousser à entretenir, durant tant d'années, ce *confino* sordide et ses tristes habitants. Peut-être seulement l'exemple d'une voisine, M<sup>lle</sup> de G..., vieille dame aux cheveux blancs, de grande

allure, qui avait, je crois, *une* poule. Souvent,  
la servante de la vieille dame venait apporter  
à ma grand-mère un œuf de la poule de la  
vieille dame. *Étaler*, avoir plus de poules et



plus d'œufs que M<sup>lle</sup> de G..., lui en offrir trois quand elle nous en offrait un, telle fut peut-être la destination réelle de notre élevage, ambition d'autant plus compréhensible que la famille de M<sup>lle</sup> de G... était beaucoup plus noble que la nôtre.

Il paraît que le plus lointain berceau de la poule sauvage est l'Inde. L'homme la tira de la jungle, et la traita avec amitié. Il voulait l'avoir sous la main pour pouvoir, à son heure, la tuer plus facilement.

La poule a bien des défauts. Elle a aussi des qualités. Les qualités de la poule sont d'être peureuse, maniaque, sale, maladroite, vorace, brutale, et cruelle.

La poule s'effarouche facilement. Les petites interventions chirurgicales qu'on lui fait subir

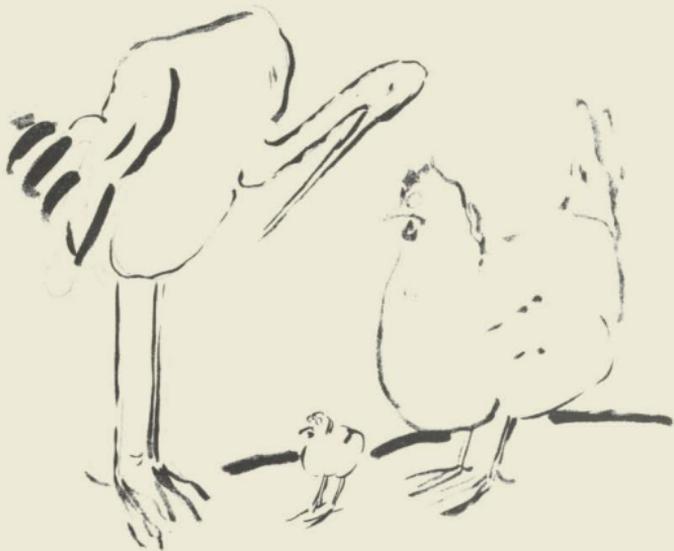
(épointage, chaponnage, égorgement) doivent être pratiquées loin du poulailler, pour que les cris et les battements d'ailes de l'éprouvée n'affolent pas toute la bande.

Plus encore que l'homme, elle aime ses habitudes. Victime de son automatisme, facilement ahurie, elle mettra un jour entier à se reconnaître dans un poulailler où tout a été changé de place. Une poule veut son pondoir; si elle le trouve occupé, elle reste sans pondre alors que le nid d'à côté est vide.

Elle est maladroite. Une poule comme il faut ne manquera pas de renverser l'écuelle où on lui a mis de l'eau pour boire.

Elle est vorace, et l'on peut dire que ses deux occupations uniques sont dormir et manger. Le coq connaît bien cette goinfrie, qui, pour cocher, fait mine de trouver un grain, appelle son élue, qui accourt, et la saisit grâce à cette astuce.

Sa brutalité. Elle bouscule, piétine ses semblables sans pitié, pour la possession d'un



ver, d'un insecte, d'un grain, de rien. Les coquelets profitent de la maladie d'une poule pour lui monter dessus.

Sa cruauté. Aussitôt qu'une compagne a une blessure, toutes viennent y becqueter. Elles se piquent les unes les autres, s'enlèvent

mutuellement les plumes pour trouver du sang, jusqu'à ce que toute la pouaille soit mise à nu et littéralement prête pour la broche.

Résumons-nous. De toutes les bêtes domestiques, les poules sont parmi les plus hideuses. Les villageois disent qu'elles sont « un mal nécessaire ». Quiconque a regardé une fois un œil de poule a lu dans l'intérieur de la bête : il y a vu, inexorables et seules, la stupidité et la férocité.

L'œil du coq est moins déplaisant. Stupide ? Mais il veut autre chose que dormir et manger : il veut aussi faire l'amour ; coquelet, il court toute la journée après ses sœurs et ses tantes ; adulte, il attaque les poulettes, friand qu'il est des mineures ; tout cela ne manque pas d'intelligence. Féroce ? Mais non sans générosité. Le coq fait part de ses trouvailles, vers ou insectes, à ses compagnes, souvent ne s'en réservant pas la moindre part. Sa férocité est généreuse contre le rapace, tandis que poules, poulets et poussins

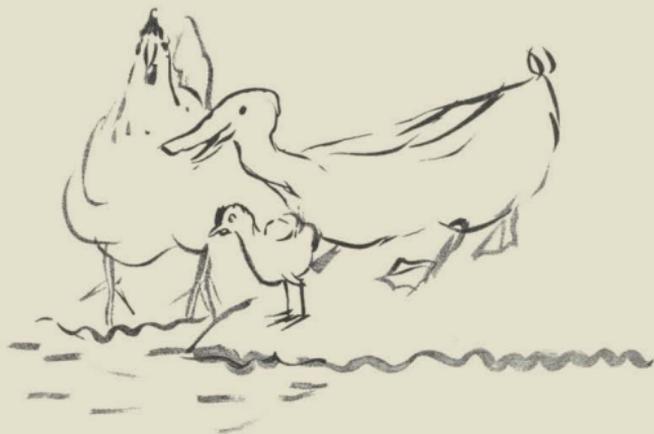
se sont enfuis. Dans cet instant il est beau.

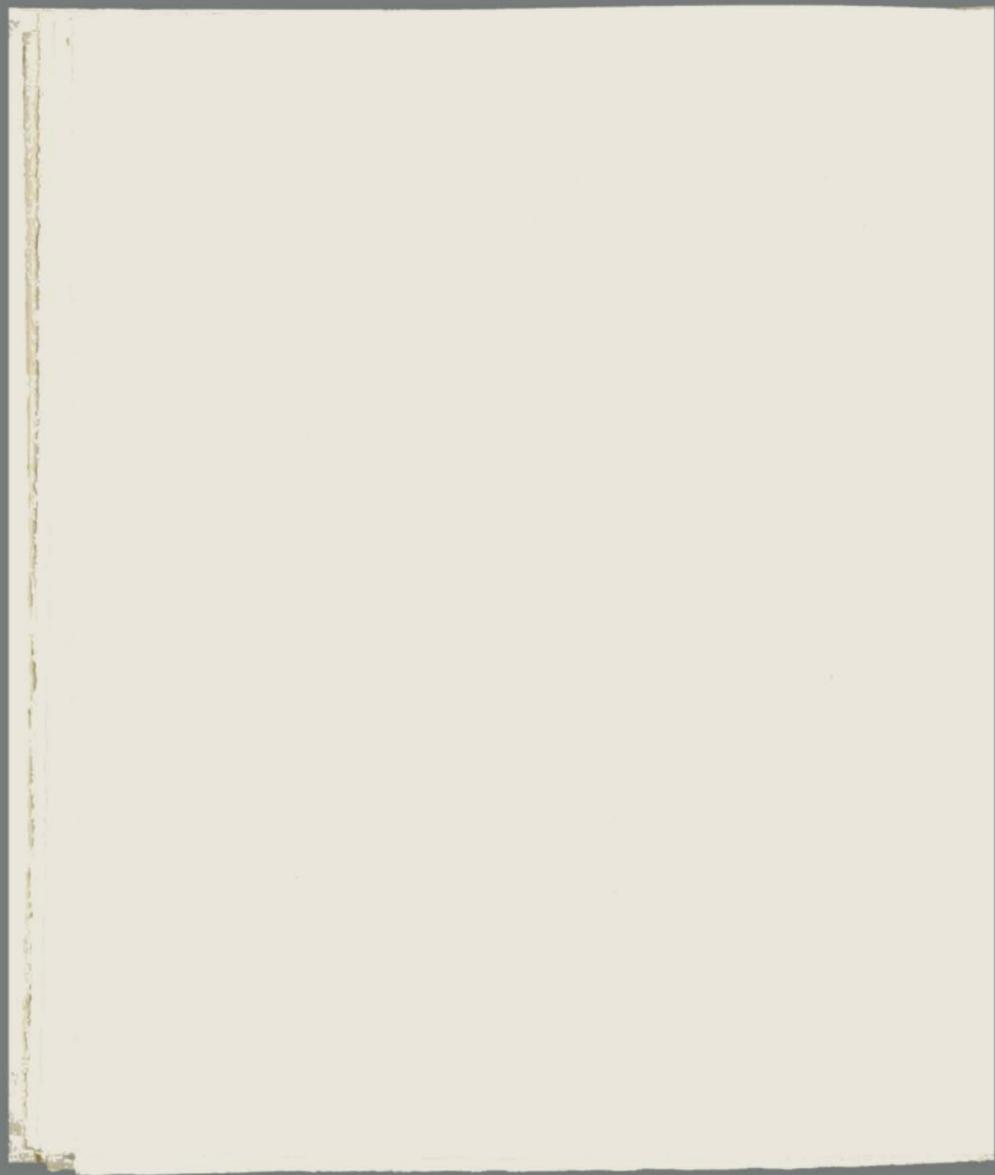
Je n'ai vu qu'une fois un combat de coqs, à Séville, sans y prendre intérêt. J'allais écrire : « Il eût fallu connaître la technique. » Mais non : quand d'abord on a été emballé, c'est alors qu'on étudie la technique. Ces coqs andalous avaient un galbe fin, et disons : normal. J'ai vu dans des expositions des coqs de combat anglais, devenus par l'élevage tout en hauteur, et des coqs de combat flamands, devenus par l'élevage tout en puissance, ceux-là affinés pour échapper aux coups, ceux-ci enforcis pour les mieux donner et supporter. Les standards des races de coqs combattants ne sont pas absurdes, étant établis d'après la règle de l'efficacité. Les standards des races de poules, qui n'ont pour but ni la valeur de ponte, ni la valeur dans l'assiette, sont établis en plein arbitraire. On décrète : « Ceci est bien, ceci est mal », et allez donc. On ne quitte l'idiotie de la nature que pour tomber dans l'idiotie de l'homme.

J'aime qu'on fasse tomber du combattant tout le superflu : le plumage inutile, la crête (en tout ou en partie); ses muscles apparaissent alors denses et nus, ce qui lui reste de plumage est brillant et dur, la poitrine puissante évoque le tank. Aux expositions, les coqs de combat sont montrés dans des cages grillagées en haut, pour que le coq à qui l'on offre quelque friandise se dresse et bombe le jabot dans la posture du combat. On dit que certaines femelles de combattants du Nord naissent avec des ergots qui se développent comme chez le coq, et se transmettent de mère à fille. Du reste, les combats de poules armées d'ergots d'acier étaient encore fréquents dans le Nord au début de ce siècle. Ces personnages frénétiques (les coqs de combat), toute graisse tombée par la surexcitation, ne valent rien pour le fricot.

Un jour qu'on me mettait des ventouses et que j'attendais, couché sur le ventre, que

les dix minutes fatidiques fussent passées, l'infirmière, assise à mon bureau, qui était recouvert de papiers griffonnés, me dit : « Alors, vous pondiez toujours ? » Je ne vois pas de meilleur mot de la fin pour cet essai sur les poules.





## SUR LE DOMPTAGE

J'écrivais dans mes *Carnets* à la date du 24 septembre 1937 :

Aujourd'hui, où j'écris ceci, je n'ai aucune expérience vécue des félins. J'ai bien connu les animaux, surtout de 1925 à 1929. Et je ne parle pas des taureaux. Mais j'ai le goût et, je crois, le *sens* des félins, comme je l'ai eu des taureaux, alors que certains animaux, de ceux dont beaucoup d'Européens ont le sens inné, je ne les sens pas du tout : le cheval, par exemple. J'ai su tirer un certain parti des chevaux jusqu'à 1926, où monter me fut défendu par les médecins; mais j'étais le plus mauvais cavalier, faisant au petit bonheur,

détestant les chevaux, et en ayant peur, bien que mes quelques chutes (rares) aient toujours été sans gravité. Alors que je n'ai jamais eu la peur innée des taureaux, jusqu'au jour où l'un d'eux m'a blessé, et n'ai pas la peur innée des fauves, que je n'aurai que...

Je n'ai plus, depuis mes blessures (de guerre), la mobilité nécessaire pour combattre les taureaux. J'ai toujours « tourné » autour des félins, ne passant pas d'année sans aller cinq ou six fois les voir travailler dans les foires. Et toujours me disant que je ne voudrais pas mourir sans avoir su ce qu'ils avaient dans le ventre, sur le terrain de la vérité ; *id est*, ici, dans la cage. Cet apprentissage et cet entraînement ne demandant pas un effort physique qui me soit impossible.

Les trois mobiles qui m'y poussent sont :  
1° Comparer avec le maniement des taureaux. Bien entendu, il y a une différence énorme. Mais enfin, il y a quelque chose de commun. Quand vous êtes devant un taureau

avec une cape, ou une muleta surtout, — et quand vous êtes devant un lion avec un fouet et une barre de fer, tout de même, vous voulez lui imposer votre volonté, et pour cela, d'abord, le connaître;

2° Imposer sa volonté à l'animal en le connaissant;

3° Le connaître par l'amour. Or, j'aime le félin, comme j'aime le taureau... Passionné par la méthode allemande. Enfin je *suis* le félin, encore plus que le taureau. Le félin qui a peur, et attaque quand il a peur. Je m'imaginais que je lis en lui. Je suis lui quand il caresse ses petits, après avoir rugi. Lui quand il est névropathe, sursautant si on tousse. Lui, abruti et soudain prêt à tout.

Je sens que je devrais pouvoir tirer parti de tout cela. Je ne connais rien à la mécanique. J'ai peur en avion. J'ai peur en ascenseur. J'ai peur sur un balcon. Mais l'animal est un vivant, et je n'ai pas peur des vivants. Ils sont mon terrain.



A l'automne de 1952 j'eus un retour vers les félins, et j'écrivais dans mes *Carnets* :

J'aime dans la tauromachie et le domptage une activité dangereuse, et où il n'y a pas d'idéalisme; une activité de jeu dangereux. Je n'aime pas les activités à base d'idéalisme parce que je n'aime pas être dupe, et ne l'ai jamais été.



Un homme jeune est fier de ses blessures. Un homme expérimenté est fier de n'en recevoir pas.



Chez les Romains il y a le *belluarius*, qui combat les fauves, et le *mansuetarius*, qui les dresse. *Manus*, main; *suere*, avoir coutume de: accoutumer à la main. Dès cette racine, un sens érotique vient à l'esprit, et l'on se rappelle que, dans l'argot des dompteurs, le domptage

en douceur s'appelle le « pelotage ». Pour dire *dompteur* il n'y a pas d'autre mot, en latin, que *mansuetarius*, d'où il paraît que les Romains n'ont connu que le domptage en douceur.



Ce lion en cage a son rythme. D'abord il dort (c'est son meilleur moment); puis il a faim, et s'excite; puis il est gavé, et redort. Et ainsi de suite. Au fond, un lion qu'on dompte, c'est quelqu'un qu'on emm..., et c'est tout. Ce qui lui est naturel, c'est d'être abruti.



Il est essentiel de toujours se souvenir que le fauve a aussi peur de vous que vous avez peur de lui.



Il faut faire abstraction de tout ce qui entoure le domptage — l'atmosphère fête foraine, peu agréable — pour se concentrer

sur le moment où l'on est face à face avec la bête.

Foch disait : « De quoi s'agit-il ? »

Il s'agit ici d'imposer sa volonté.

Mais par quels moyens ?

Je trouve la réponse chez Dante : « *Virtude e conoscenza.* »

*Virtude*, c'est-à-dire courage, sang-froid, décision.

*Conoscenza*, c'est-à-dire connaissance de la bête, prudence, tact.

a) *connaissance* : se mettre dans sa peau, être un homme-tigre ;

b) *prudence* : ne jamais craindre d'être trop prudent, en même temps qu'on est intrépide ;

c) *tact* : exciter le fauve, mais juste ce qu'il faut, lâcher et retenir.

Lui faire peur, mais juste ce qu'il faut.

Avoir peur, mais juste ce qu'il faut.

Les mots de Dante, qu'il applique au face à face avec les hommes, s'appliquent au face à face avec les bêtes. Tout ce que vous



apprendrez à faire devant les bêtes vous servira quand vous serez devant les hommes.

Mais il y a aussi les moyens physiques. Force, agilité, présence d'esprit.

Pour la domination, il faut se souvenir de l'anecdote de Corbineau, général de l'Empire. En Russie, à cheval, il sabre des Russes. Son sabre lui échappe. Il fait signe à un Russe de le ramasser et de le lui rendre. Le Russe le ramasse et le lui rend. Extraordinaire

anecdote. L'empire d'une âme forte sur une âme moins forte.

#### LA CORNE ET LE CROC

La tauromachie est la feinte. Le domptage est l'intimidation. La tauromachie, c'est improviser. Le domptage, c'est une habitude.



Les félins ont un mépris, un amour-propre, une susceptibilité et un ressentiment que n'ont pas les taureaux.



L'endroit classique de la blessure. Dans la tauromachie, c'est le bas-ventre et l'aîne droite. Dans le domptage, c'est la gorge.



Dans l'arène, l'homme, pour le protéger, a ses camarades, le couloir circulaire, les

*burladeros*. Dans la cage, rien. La fermeture de la porte de la cage est impressionnante. De l'avis général, il y a très peu de secours à attendre des garçons de piste. Le système des bouches à eau (pour arroser le fauve), tenté un moment en Italie, a cessé d'être pratiqué.



Si tout est une affaire de domination, il est aussi peu raisonnable de mettre un enfant dans une cage, que de le mettre sur le dos d'un énorme cheval. Dans l'un et l'autre cas, c'est se fier entièrement à la bonne nature de l'animal. Devant les taurillons, j'avais quinze ans. A quinze ans, la domination est possible.

### *Influences*

a) *de la musique*. Elle est grande, tant sur le fauve que sur l'homme. J'ai écrit jadis de l'influence que pouvait avoir la musique sur les boxeurs durant un combat, et demandé

qu'une enquête fût faite à ce sujet dans les milieux de la boxe.

b) *du milieu*. Thétard dit qu'un fauve, très dangereux dans sa cage habituelle, peut se laisser chasser par un enfant dans une cage de forme et de dimensions différentes. Semblablement, le taureau n'attaque pas le picador en tel endroit, et le fait à quatre mètres de là.

c) *de la température*. Danger de la chaleur lourde, de l'atmosphère orageuse (Thétard).

d) *de la nourriture*. Le matador doit être nourri légèrement, mais suffisamment. Le dompteur doit être nourri et abreuvé d'alcool fortement; précisément, jusqu'au point où il perdrait son contrôle de soi. Je dirai plus: Le dompteur a besoin de ne prendre *presque rien* jusqu'à l'heure de la cage, et de se gonfler avant d'entrer en cage.

### *Attaque du fauve*

Divination de l'instinct animal.

Il faut donc *être* l'animal, soit d'instinct, soit par une imagination assez forte.

Le tigre bondit sans aucun signe précurseur. Le lion prévient : il couche les oreilles, fouaille de sa queue ou la dresse, frémit des narines, retrousse ses babines.

Moi, je fais des gestes d'animal, et c'est lui qui esquisse des gestes humains.

Je me revois, en décembre 1952, cheminant un après-midi Boulevard Rochechouart, vers les baraques de dompteurs de la fête foraine installée là à ce moment. Je voulais demander à un des dompteurs, avant tout : « Je suppose qu'il est complètement absurde de se mettre au domptage à cinquante-six ans ? » Je mesurais mes réflexes en traversant la chaussée entre les autos, et je ne me sentais

pas très sûr d'eux. Je me raccrochais pourtant deçà delà. Si la force physique était si nécessaire, comment y avait-il tant de femmes dompteuses? Et ne pouvait-on s'inspirer de ce qu'avait fait, une quarantaine d'années plus tôt, le célèbre matador Belmonte, tirant une façon nouvelle de *torear* de sa complexion physique très déficiente et défectueuse? Une semblable déficience physique ne pouvait-elle créer une nouvelle sorte de domptage? Suppléer par l'intelligence, le «jugement», aux forces physiques déclinantes...

(Je pensai qu'il me faudrait commencer par un animal que je méprisasse, que ce mépris me donnerait un ascendant que je ne pouvais plus avoir par les facultés physiques. Et qu'il serait bien, par exemple, de commencer par l'hyène.)

Les deux baraques de dompteurs étaient fermées. La fête changeait de quartier le soir même. La paresse fut plus forte qu'un désir déjà hésitant.

Ensuite je relus sur le domptage. Mon imagination s'arrêta sur la blessure faite par le félin, qui me parut effroyable, et bien pire que celle du taureau. Un coup de corne est une entrée et une sortie, plus ou moins nettes. La blessure du fauve ne peut être qu'un broiement. Les ablations de membres sont rares. La mort se fait par tétanos et gangrène, empoisonnement du sang. Cela est tellement atroce que les manifestations physiques de la terreur chez le dompteur n'ont pas d'égales chez le torero. Il y a un grand nombre d'évanouissements en cage (je n'ai jamais entendu parler d'évanouissements dans l'arène). Crockett a une rupture d'anévrisme en entrant en cage : la veille, il a vu un lion prendre à travers les barreaux un bébé et le dévorer, et la mère devenir folle. Faimali, après une attaque d'un lion, perd tous ses cheveux. Agop, tué par un lion, «son sang s'était figé entre son corps et sa chemise, qu'il fallut arracher par lambeaux». Ces images, aux-

quelles je n'étais plus capable d'opposer l'insouciance et le dynamisme de la jeunesse ou de l'âge adulte, eurent raison de mes velléités de 1952. Je renonçai définitivement au domptage, et me mis à écrire *Port-Royal*.



## CHANTECLER

Le mois de février 1910 — j'allais avoir quatorze ans — vit les créations retentissantes, à Paris, de deux pièces tombées l'une et l'autre dans le décri le plus profond : *Chantecler* et *La Vierge folle*.

Plusieurs pièces de Bataille sont acceptables. Celles de la fin témoignent d'une bêtise et d'une vulgarité proprement insensées. Or, au milieu de ces œuvres moyennes ou pis que mauvaises, il y a un miracle : il y a *La Vierge folle*, pièce admirable, construite avec une maîtrise diabolique, bouleversante d'humanité, et d'humanité vraie, et dont enfin je dirai tout en un mot : en disant que (à quelques détails d'« écriture » près) on voudrait l'avoir

écrite. De sorte qu'on aboutit à ce paradoxe : un nom qui ne peut pas être absent des lettres françaises, à cause d'un seul chef-d'œuvre, surgi mystérieusement et comme monstrueusement d'un monceau d'effarantes inepties.

Parlons maintenant de *Chantecler*.

*Chantecler* est d'abord une œuvre d'observation minutieuse de la basse-cour. Rien n'est moins spontané que les œuvres de lyrisme. L'attention et la patience sont ici au départ. Le poète a regardé beaucoup et sans doute beaucoup lu.

Mais, après quelques pages, on est arrêté par ce vers :

*Quand on sait regarder et souffrir, on sait tout.*

*Chantecler*, c'est avoir regardé et avoir souffert. L'auteur est un homme ulcéré, et, dès les premiers vers, il attaque : il y a une pointe contre les poètes qui « ne finissent pas ».

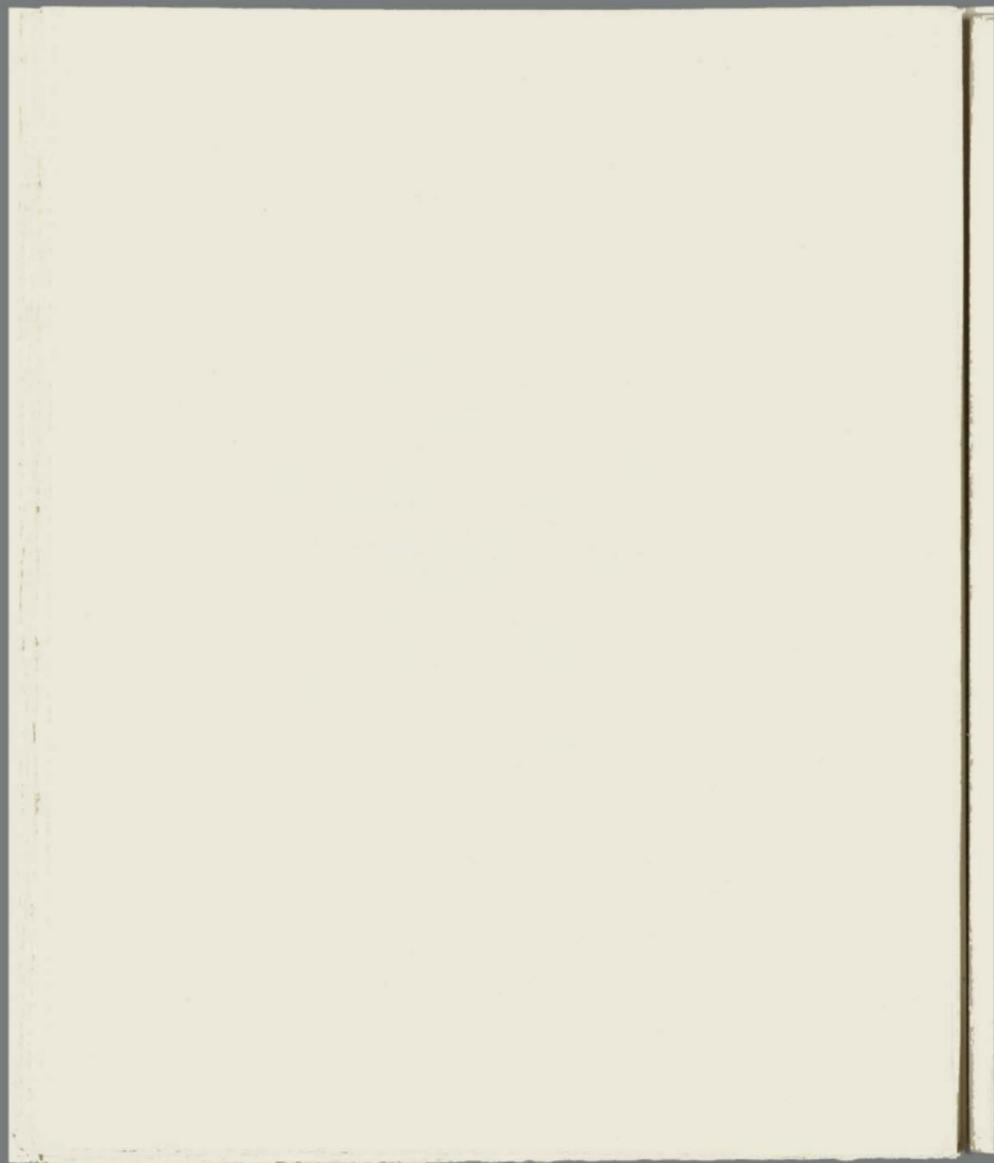
Il ne cessera d'attaquer : le snobisme mondain et le snobisme littéraire, le salon et la chapelle, la médiocrité et le frelaté, la gouaille et l'envie. Il attaque comme on n'attaque que lorsqu'on est blessé, et sa blessure est chez lui une hantise. Il vitupère la calomnie parce qu'il devait être calomnié. Il vitupère la mode parce que la mode l'avait un peu fui. Pour juger *Chantecler*, il faudrait bien connaître ce qu'étaient les milieux littéraires dans les années qui précédèrent 1910. Ce n'est pas une histoire de basse-cour, ou ce ne l'est pas essentiellement : c'est une histoire de littérateurs.

Les œuvres provocantes reçoivent ce qu'elles ont cherché. *Chantecler* fustigeait le Tout-Paris, devant le Tout-Paris rassemblé à sa générale. Le résultat fut ce qu'il devait être : on débina.

Non seulement pour cette raison-là, mais pour d'autres. Je crois que de ma vie je n'ai vu faire sur une œuvre de théâtre la publicité

préalable qui fut faite sur celle-là. Cette sorte de publicité réussit, ou bien engendre la déception. En outre, une partie de la pièce — attaques contre les salons et la mode littéraire — passait au-dessus de la tête du « grand public » : contrairement à ce qu'annonçaient ses zéloteurs, cette pièce ne pouvait devenir populaire. D'autre part encore, sa verve, son argot, ses calembours, côtoyant le lyrisme et le pathétique, devaient déconcerter les Français, encroûtés plus qu'aucun autre peuple dans le dogme des genres tranchés : « On lui en veut à certains égards de cette gaité », observait Doumic, et on peut commenter aussi par la phrase d'André Suarès : « Le public n'aime pas être surpris, et il rend insulte pour surprise. » Enfin et sans doute pardessus tout, un phénomène des plus curieux se produisait. Le poète partait en guerre contre la blague, le mot d'esprit à toute force, et d'abord cela allait bien : le merle était préposé seul au rôle du gouailleur. Mais bientôt





ce n'était plus le merle seul, c'était la basse-cour entière qui parlait en style macaronique, et Chantecler lui-même gongorisait, accumulait les à-peu-près et les concetti, se montrait enfin tout ce qu'il flétrissait (au point de devoir s'en excuser, disant qu'il était contaminé...). Le troisième acte dépasse toute mesure : on y est en plein délire. Le feu d'artifice n'y est plus feu d'artifice mais loghorrée ; le lecteur affolé et ahuri se prend la tête dans les mains ; le poète *a perdu le discernement*, et en voici un seul exemple : lui qui devait savoir mieux que quiconque ce qu'un auteur de théâtre peut ou ne peut pas se permettre sur la scène, il s'aventure à faire parodier par son coq — et avec un jeu de mots, encore — une parole du Christ en croix ! Il était facile après cela à un public chatouilleux comme le public français, de parler de fautes de goût.

Rostand gardait une grande cote dans le public, et les beautés de la pièce n'échappèrent ni au public ni à la critique. Elles ne

naissent pas seulement du goût naturel de l'auteur pour la santé, l'honnêteté, la générosité. Elles résident dans un pathétique auquel je suis très sensible, mais que dut sentir moins le public placé devant une double difficulté : « marcher » pour le pathétique créé par de la volaille, et « marcher » devant des comédiens aussi bizarrement affublés (mais pouvait-il en être autrement?) que ceux de la représentation. Le pathétique, perdu dans l'atmosphère de basse-cour, et de fausse basse-cour, et dans le prurit de jeux d'esprit, dut en grande partie manquer d'atteindre son but, qu'il avait atteint si sûrement avec *Cyrano* et avec *l'Aiglon*.

Ce pathétique, d'ailleurs, a peu de chances de toucher la masse, car c'est un pathétique propre au créateur, à l'artiste. Chantecler ne sait jamais s'il pourra le lendemain faire lever le soleil : « Suis-je sûr de trouver ma chanson dans mon cœur? » (Chantecler, plus tard, apprend que c'est par une illusion qu'il a cru faire lever le soleil, et que le soleil se levait

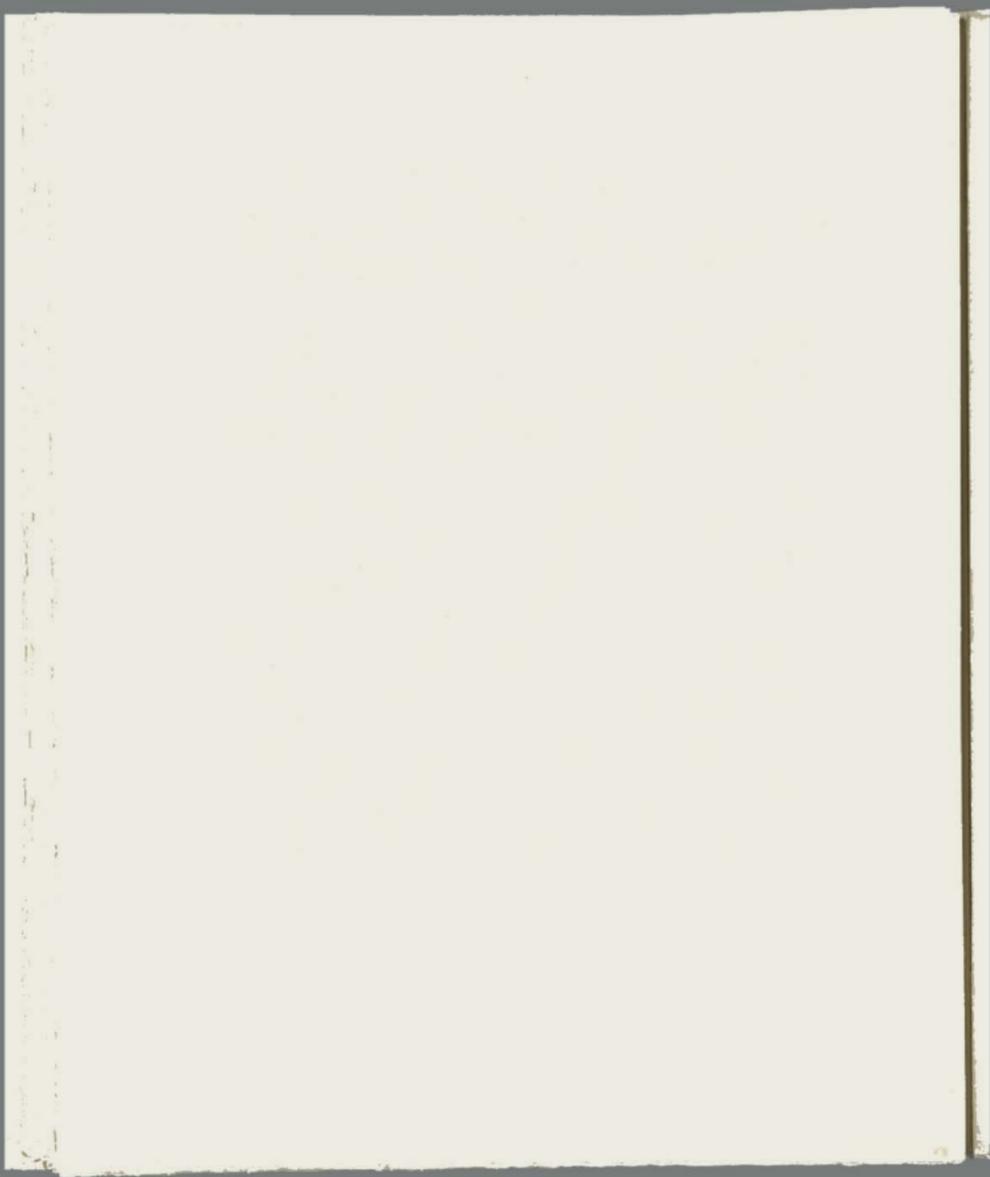
sans lui.) Chantecler se lamente, parce qu'il a fait une œuvre autre que celle qu'il voudrait avoir faite. On ne peut s'y méprendre : c'est vraiment, là, l'auteur qui montre ses plaies, — ses regrets, son inquiétude, son amertume. Ce son de mélancolie avait chanté déjà dans les beaux vers de *Cyrano*, que dit Guiche au dernier acte :

*Voyez-vous, lorsqu'on a trop réussi sa vie,  
On sent, n'ayant rien fait, mon Dieu,  
de vraiment mal,  
Mille petits dégoûts de soi, dont le total  
Ne fait pas un remords, mais une gêne obscure.  
Et les manteaux de due traînent dans leur fourrure,  
Tandis que des grandeurs on monte les degrés,  
Un bruit d'illusions sèches et de regrets,  
Comme, quand vous montez lentement  
vers ces portes,  
Votre robe de deuil traîne des feuilles mortes.*

Ces vers m'avaient tellement frappé,

enfant de douze ou treize ans, que j'ai pu aujourd'hui les transcrire sans une erreur de mémoire, et sans avoir relu *Cyrano* depuis un demi-siècle. Leur accent, leur juste appréciation de l'ordre des choses témoignent pour le jeune homme encore tout intact qui les écrivait, comme la tristesse de *Chantecler* me touche chez l'homme vieillissant et atteint. La sensibilité est réelle chez Rostand, et ce qui en perce ici et là devrait lui faire pardonner cet excès d'éclat qui l'a imposé aux foules, et a offusqué nocturnes et crapauds.





*Ce texte original d'Henry de Montherlant  
a été illustré par les dessins de Pierre  
Bonnard. La typographie, en Baskerville  
corps 24, a été achevée par Fequet et  
Baudier, le vendredi 11 décembre 1959,  
pour la saint Daniel, aux dépens d'un  
amateur. Les lithographies, commencées  
en 1928 par Pierre Bonnard, ont été  
terminées par Fernand Mourlot.*